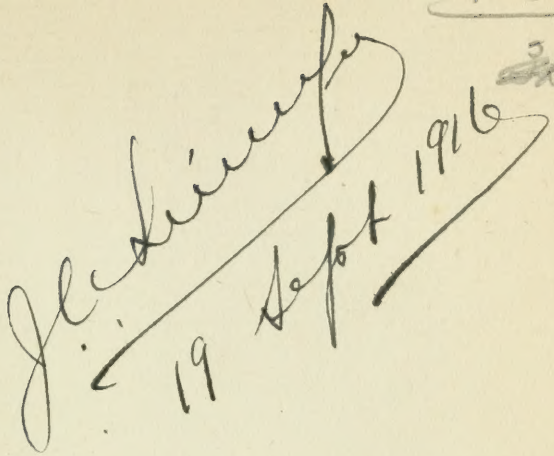
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00304909 5



MARCEL DUGAS, 1916.

Droits réservés, selon l'Acte du Parlement du Canada, concernant la propriété littéraire et artistique.

A des mirages encore flottants, aux figures de ma jeunesse ramenées devant moi, et que j'ai rebues, paupières closes, dans la nuit de la réalité apparue.

MARCEL DUGAS.

DU MÊME AUTEUR

LE THÉATRE A MONTRÉAL

(FALQUE, PARIS)

FEUX DE BENGALE A
VERLAINE GLORIEUX

(MARCHAND, MONTRÉAL)

EN PRÉPARATION :

CEUX QUI CHANTENT

Henri

MARCEL DUGAS

PSYCHÉ AU CINÉMA

MONTRÉAL
PARADIS-VINCENT, EDITEURS
320, RUE BEAUDRY, 320

1916

638298
10.7.56

PN
1997
D9

UN HOMME D'ORDRE

A deux humoristes

Entré, jeudi, vers dix heures, dans une bibliothèque de Montréal, Jacques-Marie-François-Alphonse-Charles-Nicolas Le Tristan, une mèche de cheveux penchante, secoue la poussière de ses vêtements et s'appuie, tel un pélican blessé, au rayon des Dictionnaires innombrables. Il est triste d'une tristesse infinie d'être devenu un homme d'ordre. Aussi comment se dépouillerait-il si vite de l'homme des derniers mois ? On aime tout, même de souffrir, même la misère

(1) *Pour un cinéma voluptueux et ironique, fleuri de légers sarcasmes, voltigeant à l'entour de vierges mobiles, caressantes, fluides comme l'eau d'un lac ou des miroirs.*

quand elle est épousée avec des révoltes et des envolées vers le désir et l'insaisissable. Il sent cela, baigné par les souvenirs d'hier et les visions que lui proposent les jours évanouis. Cette atmosphère neuve le fait frissonner: l'illusion de la liberté, quelle grande chose, et dans une âme amère, presque détachée! Les livres! C'est encore de la littérature, de la poussière, une vie artificielle ou sublime. Et le printemps qui n'a pas abouti et fut, tout de suite, si vieux! Faust, étouffe ton cri; oui, la réalité que tu croyais fuir te réenveloppe, elle te choisit encore victime. Que sert de t'étonner et, peut-être de paraître surpris? Crois-tu donc que ton destin soit différent des autres et la vie n'est-elle pas une longue soumission forcée à

laquelle personne n'échappe? Regarde tes frères qui souffrent. Devine leurs chagrins, leurs soucis, des tracas dont tu n'as pas d'idée. Sois heureux plutôt de vider en un moment le fond de tous les graals. L'important, c'est de n'être pas dupe, quelques délices qu'on éprouve à croire au parfum des roses, à la sincérité d'un touchement de mains. Epuise la leçon qui va te venir de cette nouvelle geôle avant qu'elle n'ait tout découvert; imagine-là, construis avec ton esprit, ta sensibilité et ton amertume une existence que tu connais à peine, et, si elle est trop gaie ou trop drôle, tu la coucheras sur du papier avec au cœur, toute transpercée, des mots pareils à des poignards. Crois bien que la pire des réalités qui te

pourraient accabler, serait celle d'être heureux. Et s'il existait une personne entre toutes que tu voudrais tenir dans tes bras en l'adorant, éternise le mensonge crucial de les refermer sur son ombre. Sculpte en te détruisant; va te chercher au sein des nuances qui furent tes inlassables persécutrices. Macère tes désirs avec des regrets et des larmes, mêle-les si bien ensemble qu'ils te paraîtront de petits dieux perpétuant ton âme — ceux que l'on porte en soi, fixés à la trame de notre être, et qui, à de certaines heures, se mettent tous à gémir. Peut-être, alors, que les destins si chèrement cruels consentiront à éteindre le feu qui te brûle.

Ne le souhaite pas cependant, car alors tu renierais le jour et toi-même,

de te sentir terrassé et pareil aux autres. Déchire sans pitié les tableaux qui ne porteraient pas le reflet de ta nature intime. De ta détresse, compose un chant isolé qui te grandira dans la chimère.

Ris à songer que tu rencontreras, rue Fullum, une petite dame frisée, jolie comme une médaille, et ordonne sa toilette. Oui, qu'elle soit tout en cheveux, qu'ils l'enveloppent et la fassent très jeune en sa robe de velours ornée de glaïeuls. Et tu l'embrasseras sur la nuque avec des lèvres à peine appuyées. Plaisir de carême! Il faut toujours que nos passions s'accordent avec l'abstinence. Laisse aux étudiants vicieux et aux jeunes médecins démontés le soin des caresses tumultueuses. Retiens

tes sens ainsi que les anges qui ont failli tomber à l'heure de la grande tentation. Garde-les plongés dans le désir.

Puis tu conduiras cette fée dérisoire au jardin, celui que possède tout rêveur depuis Epicure et Montaigne. Approche-la de toutes les bêtes; mets ses doigts sur le dos marbré de ce chat qui vous regarde, les yeux pointés d'or et de malice, et sur ses genoux dépose en criant un lapin—image de ton âme et de l'univers. Couvre-la de tulipes, de dahlias, de lys et de renoncules, et dans l'allée déserte, en présence du ciel et de la terre, impose-lui les félicités de la flagellation. Et tu regarderas si le bout de son nez tremble, si ses genoux fléchissent et si ses mains implorent un autre genre

de plaisir. Après quoi, tu lui découvriras l'intelligence des bêtes, malheureusement inconnue du vulgaire.

Cette oie! Comme elle voudrait bien dire quelque chose! Tu ne dois pas désespérer de lui faire crier un jour: "La France est immorale," ou quelque chose d'approchant. Vois-tu, c'est par aberration ou paresse d'esprit que nous croyons les animaux incapables d'énoncer des mots: il viendra un jour où ils parleront et il faut espérer que ce sera, d'abord, les plus bornés. Alors on s'amusera! Travaille donc à ce progrès dans l'humanité.

Si la petite dame allait se lasser de tes manèges, jette sur les fleurs dont tu l'as couverte les abeilles de ta pen-

sée et qu'au delà du cœur de la tulippe tentante elles aillent piquer sa poitrine.

Ouvre la boîte à surprises de tes caprices: chante, crie, danse sur tes pieds et ton intelligence. Sois incohérent avec patience et ténuité ; c'est ta nature, et peut-être, ta façon de régner. Triomphe donc avec pétulance et candeur! Fuis la perfection trop grande, car qui sait, si le désordre lyrique ne cache pas quelques pépites d'or, inaperçus des maîtres gourmés, secs et rigides? Et cela, sans doute, intéresse et captive les oiseaux — l'oiseau aux plumes ondulées qui, devant toi, se tient arrêté, muet, te regarde et s'étonne. Dis-lui le rythme de l'aurore, et arpège, à petits bruits, presque en silence, sur

le clavier somptueux du Soir. Dis-lui qu'avant elle et toi, des yeux ont souri et ont retenu sous la souffrance, des larmes qui, prêtes à jaillir, les rendaient plus beaux par l'angoisse, la convoitise ou le regret. Parle-lui du poème humain, universel, fait de tant d'âmes écrasées, de désirs éteints, du beau crime des êtres qui se donnent ou se refusent, de la versatilité des âmes, ou encore des illusions passagères. Et t'approchant de son âme plus que de son oreille, enferme en elle le cri plaintif de ton cœur ravagé, et que ce cri ne soit pas le tien seul, mais le cri ordinaire, familier, total, de ceux qui vivent et meurent de l'indicible baiser. Puis, saisissant ses mains pâles, tu la regarderas dans les yeux, sans une parole, en laissant bat-

tre le flot des choses qui roulent en toi-même, les artères de ton front, et, triste, tu accepteras, en présence de cette chair aussi périssable et décevante que les autres, les musiques blasées qui te viendront du souvenir.

Tu referas, sans doute, à son profit l'histoire de ton voyage à travers le monde: musées de Naples où tu laissais couler les heures; mer céruléenne où toutes tes pensées allaient courir en s'égrenant, chapelets affolés jaillis d'un cerveau qui se brûlait de soleil, d'azur; Pompéï, la ville damnée qui était si délicieuse à refaire, complète, royale à travers son squelette debout, grésillant encore d'une volupté dernière. De Rome, tu évoquerais les colonnades du Bernin, qui semblent s'ouvrir sur le ciel, le pape qui t'a béni

et que tu aimais beaucoup parce qu'il paraissait si bon avec sa couronne de cheveux blancs. Et de Venise, tu diras tout : cette promenade en gondole, couché sur un lit de fleurs, cependant que des touristes américains, tassés sur le pont des Soupirs, poussaient des rires secs, idiots complètement. Quelle insulte à un jeune amant des lagunes que le sarcasme des mufles de Chicago et des chimpanzés new-yorkais ! Quels coups portés à sa sincérité ! *Very shocking.*

Et puis Florence, le rêve ébloui. Faire son petit Dante avec une Béatrice éphémère. Florence, le rêve de Don Juan, de Lorenzaccio qui se promène dans les rues, avec le fantôme de lui-même. Tu essaieras sans y réussir à faire entrer dans les oreilles

de la femme à velours noir le cri terrible que tu poussas en apercevant les Uffizi, David, Persée, et toutes les déesses immobiles, prêtes à quelque sabbat sans fin. Et la descente sur une échelle de soie, Roméo étrange, balancé sur l'Arno.

A Milan, la galopade effrénée par une nuit de lune, sur un cheval fougueux qui vingt fois faillit te piétiner et t'aurait traîné, pendu aux étriers, dans la boue et le sang, si de jeunes fous, cavaliers impeccables malgré le muscat cent fois rebu, ne t'avaient délivré de la mort. Aux petites heures, devant l'aube émerveillée, l'hommage à Léonard, le créateur de la Joconde et du Bacchus. Un discours péladanesque et des lauriers arrachés aux jardins publics quand les petites

bonnes italiennes, les pieds engourdis de sommeil, allaient se réveiller à la fontaine.

Plus tard, sur le lac du Bourget, sentant peser sur toi une surveillance austère, tu savais si bien t'échapper du lacet emprisonneur par des sautes d'imagination d'autant plus énervantes que tu étais guetté de la tête aux pieds. Ah! révolté toujours en crises, tu les transfigurais, tes cachots! Ils devenaient des Thabors de fièvre et tu t'élançais, vaincu à demi, les ailes dressées vers l'espoir de la délivrance.

Et ce Paris adoré plus que tout encore! Une année sur laquelle tu feras silence. Tu diras: "N'en parlons pas, chère dame en velours, n'en parlons pas, car elle te ressemble lorsque tu es désespérée."

Tairas-tu les souvenirs de Montmartre, capitale du péché, nombril étonnant de la joie ? Tiens—il faut la faire rire, ta poupée de son, de sang et d'eau, il faut la faire rire,—tu raconteras comment les petites femmes de Clichy, montées sur des chevaux de Guignol, si prodigeusement affreuses avec des lèvres rouges, t'inclinaient pour l'antithèse, à de si violents désirs de chasteté,—pour l'antithèse. Et dans tel café où les bourgeois déguisés vont en tapinois vers minuit avec les grands ducs de Russie et les princes d'Allemagne, dresse-lui le cadre de la salle où paraissaient des dames habillées en ciseaux et des messieurs qui s'achevaient en salade russe.

Applique-toi à scandaliser cette petite déesse du hasard et de la fantai-

sie en chantant du Mayol, du Fragson jusqu'à ce que sa chevelure devienne en feu. Et puis après, demande-lui de réciter les prières de saint Ignace—toujours pour l'antithèse.

Sois incohérent, sois incohérent! Et pour taquiner la nature, offre-toi, en imagination, la comédie de la perversité intégrale.

...Rompant son monologue intérieur, Jacques-Marie-François-Alphonse-Charles Le Tristan a regardé avec envie le beau soleil épandu sur Montréal et toute la liberté sauvage des choses qui dansaient dans la lumière; des vers de son poète favori sont venus à ses lèvres. Il a fermé les yeux sur lui-même, le passé. Puis, les ouvrant à nouveau, il a contemplé le royaume des livres. Et il a souri

ainsi qu'on le fait à des ombres, à des désirs irréalisables, à l'étreinte d'un front, à des jouets sublimes qui trompent, mais dans le rêve des idées et des mots. Souffrant toujours de quelque blessure qui monte le long de ses nerfs, il adore se sentir délicieusement malade au sein de l'ordre trouvé qu'il va connaître et, peut-être..., troubler.

SUR LES PETITS CHAPEAUX

Ah! les petits chapeaux que voici, ah! les petits chapeaux que voilà! On dirait vraiment qu'ils se sont donné le mot de rencontre rue Sainte-Catherine. Non pas qu'ils manquent aux regards rue Saint-Laurent ou rue Notre-Dame. Mais Sainte-Catherine les exhibe avec une telle impudeur qu'ils frappent les yeux les plus distraits, les plus étrangers à cette vision-là, les plus lourds de larmes suspendues à des images lointaines. Ils nous crèvent avec leurs aigrettes effilées, nous blessent de leurs plumes-couteaux, et nous assomment de

(1) *Pour un cinéma de pacotille où l'on nous représenterait les hommes battant la majorité des femmes afin de les rendre délicieuses.*

leurs crosses arrondies. En vérité, en vérité, ils nous veulent du mal et nous allons les haïr, car je les soupçonne de vouloir nous empêcher d'être heureux: ils ont l'air de secrets assassins. Oh! les monstres. Ils sont une armée visible et menaçante qui tâche de prendre les femmes au filet de la vanité.

Quand elles arboraient des chapeaux follement larges et qui, par la profusion des fleurs jetées là, évoquaient l'idée de jardins suspendus, elles nous étonnaient, nos femmes, elles nous faisaient presque peur. Nous voyions dans cet édifice une perversion suprême dont elles aimaient à nous accabler en s'accablant elles-mêmes. S'il faut que, mainte-

nant, elles s'ingénient à façonner des bonnets lilliputiens, on va les prendre pour nos égales.

Et nous irons au théâtre tout seuls; nous oserons esquisser un pas dans la rue sans nous entendre dire: "Eh! attends un peu, je m'habille et je sors avec toi." Nous n'aurons plus de ressemblance avec les esclaves qui traînent un boulet à leurs jambes: ça va être toute une révolution, l'émancipation des hommes tant désirée depuis des siècles!

Tout de même sont-ils assez petits, les chapeaux femelles? C'est à n'en pas revenir de surprise. Celui-ci parle: "Ramassez-moi donc, je naquis pour ressembler à un monsieur chapeau qu'on cueille"; celui-là bafouille et nous bave un chou crème; cet au-

tre, noir, très noir, si noir orné de cactus artificiels, eût fait les délices de M. des Esseintes: il est morbide! Non pareil, capricieux, ployé, j'en vois un qui simule l'oiseau mort et tient des narcisses dans son bec: c'est le chef-d'œuvre du genre et il finira, espérons-le, ainsi que le bicorne de Flambeau, au musée. Regardez ce rouge, semé de violettes, il crâne. Son destin sera de se poser sur un crâne de musette. Crâne donc, crâneux qui crânera!

Allô, violet mystérieux avec des marguerites noires, chapeau sombre comme mon âme. Tu dis? Chut! tu vas me trahir.

Ne me parlez pas de ces chapeaux qui semblent des îles escarpées et sans bords: la vertu n'a pas d'histoire

et ceux-ci sont des saints. J'ai peur des saints et voudrais vous communiquer mon frisson, le frisson qu'ils me donnent. Caché au milieu de tous, est-il agaçant, celui-là, le jaune-bleu, pourri de coquelicots, fleurs de péché ? Il ne se rend pas et "c'est bien la pire peine que ce chapeau, "sans amour et sans haine", ce chapeau! me fasse tant de peine, ce chapeau! Il coûte si cher et ne se rend pas. Damné chapeau que j'aime!

Plusieurs se fondent en niaiseries de fleurs et de rubans; vous en distinguez qui sont des défis de plumes d'autruche. Tel s'élance en oiseau de paradis; tel s'achève en ruche gaillarde, pleine d'épanouissements. Je fais signe à l'un qui m'évoque les *bibescos* du Boulevard Saint-Germain,

si exquisement mangeables. Quelle démence d'en arriver à produire des coiffures qui singent les tartes! On veut donc me faire mourir!

Il en est qui affectent des conques bizarres, férues de lichens et de mousses. Mon Dieu, que je voudrais broyer celui-ci dans ma main, car il est beige; il est terriblement mode à toutes et pour toutes. Qui n'a pas son beige de chapeau? On en a mis partout; c'est une fureur, un délire; on voit beige. On veut donc niveler les têtes de nos femelles? Oh! non, par exemple. Ecrasons cet infâme!

Puis, il y a la série des petits chapeaux qui donnent dans la grivoiserie, les bonnets Sodome et Gomorrhe. Qui nous délivrera de l'immoralité des petits chapeaux? C'est un grand

scandale, vous savez! Que fait M. Bérenger, l'illustre pornomane ? Peut-être qu'à son défaut nous pourrions nous adresser à cet avocat de chez nous qui, avec des jeunes gens bien intentionnés, vient de châtrer le *Faust* de Berlioz, afin de le rendre, sans doute, un peu moins allemand, et "potable" à un public d'enfants de chœur. Procédé d'ailleurs admirable, réclame décisive à un héros qui, goûté dans toutes les langues, connaît, à notre époque de renaissance religieuse et de vertus morales, le supplice du moyen-âge! Je rêve une épuration des petits chapeaux par de tels châtreurs.

Oh! les petits chapeaux! les petits chapeaux, comme il y en a rue Sainte-Catherine, rue Sainte-Catherine!

Tout le printemps les soulève, les mange de rayons. Ils vont sortir des magasins, escalader le front des jeunes filles.

Mon corps, tu défailles!

C'ÉTAIT UN P'TIT GARÇON...

A un "chasseur d'images".

Je blâme également et ceux qui prennent parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.

PASCAL.

C'était un p'tit garçon
Qui p... du vinaigre
Qui jouait du violon
Sur la queue d'un cochon.

(CHANSON POPULAIRE)

Il s'appelait Mathurin et, tout jeune, il s'était engagé dans les épluchettes de blé-d'inde comme violonneux. Il jouait, jouait, jouait. Et derrière lui, traîné par une corde, son

(1) *Pour un cinéma mystérieux et terrifiant qui s'ouvrirait sur la mer, le ciel et des inconnus impénétrables.*

petit cochon le suivait. Il ne pouvait guère s'en passer: c'était son alter ego, son indispensable condition d'existence. Et avec ça, il était triste, mais triste! il ne finissait pas vraiment d'être triste. En lui se débattaient tous les petits diables souffreteux qui avaient passé sur terre, toutes les petites filles qui n'avaient fait que pleurer et qui, devenues grandes, continuaient à être des petites filles à pleurer, pleurantes. — Et puis, un bon petit cœur, le cœur un peu bête des cœurs bons, celui dont on dit en riant: "Vous savez, c'est un enfant, "nous le briserons à l'heure venue, et "après qu'il se sera vidé de toutes ses "rages et de toutes ses larmes, on le "roulera vers la mort, dans des langes "d'enfant semés de petites croix, ce

"qui est une façon définitive de rou-
"les les enfants, quand ils sont rede-
"venus, parfois, des enfants enfants."

Il avait une âme de Petit Chose, de Jack et de Poil de Carotte, et toutes ces âmes mises à l'épreuve en même temps, différentes quoique sœurs, quand elles se mettaient à battre, chacune de leur côté, il lui paraissait que sa poitrine allait s'ouvrir et tomber, là, dans la rue, et qu'on lui volerait même ça, sa poitrine malade. Pauvre petit jeune homme!

Le jour, vêtu d'inconscience et de désirs morbides, à la saison d'été il se mariait à la nature et lui faisait place entière en son âme. Il s'amusait à suivre le vol des papillons qui le grisaient de couleurs et volontiers il s'i-

maginait un pareil destin: mourir d'une mort vaine, étouffé dans un calice de roses, ou à la première heure automnale, lorsque le froid assassin transperce d'agonie les choses d'azur, les insectes trompés par les fausses promesses d'un été sans limites! Et l'hiver, si son chagrin s'ingéniait en tortures, il se couchait au fond du jardin glacé et, laissant pleuvoir les étoiles liliales, se sentait mort, statue de neige. Pauvre petit jeune homme!

Il dormait mal, la nuit, toujours réveillé par des cauchemars et le battement de ses artères. Il rêvait à des choses indicibles et la volupté le conduisait jusque sur les tours de Notre-Dame. Là, il rayonnait, taquinait la lune et les astres, parlait à ses

anges gardiens, à des compagnons morts et à une petite fille qui s'était éteinte, un jour, d'avoir pleuré sur son gilet. Pauvre petit jeune homme!

Longtemps, il erra sur les routes; il connut des joies traversées d'orages et ce que l'on est convenu d'appeler l'humaine misère. Ayant appris à lire, il passait ses jours dans M. Rabier, M. Forain, Caran d'Ache, et les autres. C'est vers eux qu'il allait instinctivement—les caricaturistes et les dessinateurs gais. Et son tempérament fantasque s'y alimentait d'une tristesse immense. C'est pourquoi, de préférence à tout, il les lisait. Son visage s'éclairait à la lecture d'*Achille fourre son nez partout.* Un

moment, il exultait—la durée d'un éclair—et la nuit se remettait à descendre.

Un jour, il s'assit au bord des chemins qui étaient croches, il s'assit et demeura longtemps à regarder le ciel, le verdure, les arbres et, là-bas, la mer roulant en bruit profond et sourd. Il leva ses mains dans la lumière, les fit danser et rit à gorge déployée de voir que les rayons les perçaient ainsi que de petites flèches. Il respira à long traits et, portant une main à son cœur, il sentit qu'il s'était en allé, qu'il était partout et nulle part, dans le passé ou l'avenir.

Alors, il éclata de rire, et si fort, si fort qu'il mourut dans son rire avec le murmure des feuilles agitées et d'un roseau pleurant.

C'était un p'tit garçon
Qui p... du vinaigre,
Qui jouait du violon
Sur la queue d'un cochon.

PHÈDRE

"Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi

"Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.

(RACINE.)

Ainsi chaque jour, elle se fait conduire par ses esclaves sur la terrasse et là, devant le beau matin pourpré, elle offre à la nature entière l'hommage de son incoercible désir. Magnifique proie! Divinité effrayante de nos ardeurs jamais éteintes! Symbole adorable de la passion qui est la jeunesse sacrée des choses et des êtres ou bien renaissance douloureuse des cœurs qui se reprennent à la chimère d'aimer!

(1) *Pour un cinéma d'amour.*

Jamais le destin ne s'était préparé une victime plus parfaite, plus expiatoire des péchés terrestres. Jamais pâte humaine n'allait devenir, par la douleur, un joyau plus finement ciselé.

C'est en esprit et en âme qu'il la faut vénérer. Il ne suffirait pas qu'un Racine l'ait chantée, nous en ait, dans un drame immortel, raconté la prodigieuse histoire. Cette Reine peut satisfaire à la fois l'esprit et le cœur: car, imaginée de toutes pièces, œuvre de raison pure, elle solliciterait l'adhésion de l'intelligence à l'égal de la Joconde du Vinci. Si elle manque de sérénité railleuse, de cette félinité indicible, apanage de la Dame de Florence, c'est qu'elle est jetée dans le courant humain et devient l'âme es-

sentielle d'un drame. Sans voix,sans manifestation verbale de son émotivité, elle rentrerait dans la catégorie des types purs, dépouillés de matière.

Heureusement elle parle et s'exprime entièrement: son secret nous est livré par ses paroles, et contrairement à l'élue du peintre, la bouche et le regard ne se fleurissent pas seuls de confessions. Phèdre éclate en aveux et c'est à l'âme et aux sens qu'ils vont frapper.

Elle brûle, en rêvant, de toute l'âpreté et de tout l'exclusivisme de la sensation. Maitresse absolue de l'homme qu'elle désire, elle ne le possèderait pas davantage: elle le tient prisonnier dans les mailles de son être; elle le couve de sa passion. Vienne l'heure de l'union complète,

les verbes adorateurs se marieraient aux effervescences de la convoitise avec une égale intensité!

Si elle rêve, c'est qu'alors elle subtilise l'image du héros. Elle en vit et en meurt. Les éléments, la nuit, le jour servent ses appétits d'aimer. L'air respiré lui semble un breuvage composé du sang de cet homme, et le soleil un globe de chaleur lumineuse qui, lui rappelant son origine, fait courir en ses veines un feu inextinguible. Troublée, visionnaire, elle écarte les êtres qui l'entourent comme pour accueillir le dieu qui ne vient pas, et, à son défaut, l'apparition souhaitée, plus encore, et jusqu'à la forme de cette épée dont elle aurait voulu mourir parce qu'elle appartenait au maître adoré.

Tendue, ramassée en un spasme, elle devient violette de volupté, d'une volupté qui parvient à se taire, gronde et s'écoule en nappes intérieures. Sous des voiles, son corps fléchit et s'abîme. Elle frissonne d'un baiser que son imagination délirante a créé un instant, mais que la réalité lui arrache ainsi qu'un ombre folle, dissipée par une raison qui se repossède. Quel mariage que ces sens tumultueux avec l'intelligence ironique, et quelle puissance de s'accabler! Aux heures où les préjugés s'effacent et tombent, quelle ivresse de s'abandonner aux divines emprises du sentiment!

Et dans la clameur qui lui arrive des lointains horizons chargés de lumière, des aromes de tous les mondes,

de cris d'oiseaux, de vagues pieusement murmurantes, elle boit le visage d'Hippolyte qui fuit et se dérobe à ses embrassements.

Sainte Phèdre ! ! !

MADEMOISELLE ITALIE

Elle se tient droite et figée près de l'orgue de Barbarie et elle a l'air de reposer tant ses beaux yeux bruns sont calmes, fixes et, on dirait, endormis, quoique ouverts. Sur ce chemin déclive de la rue Saint-Laurent, elle apparaît semblable à une madone effleurée de rêves malsains, triste de tant d'infinis et revenue des chemins qu'elle a sillonnés de ses pas livrés au hasard.

Lasse et reposée de la nuit, le matin la saisit sur ses duperies oranges, l'enveloppe des sortilèges naturels:

(1) *Pour un cinéma napolitain où Poulbot consentirait à faire danser sur des cordes invisibles de petites Italiennes en papier mâché.*

buée matinale, capricieuses arabesques du soleil et train-train grotesque des gens affairés, courant à la fortune ou aux plaisirs.

Elle contemple les maisons grisâtres, les boutiques sordides et, plus loin, en apothéose, le ciel lavé qui se dresse, tel un grand espoir qui n'a pas faibli. Elle est encadrée de tout cela; elle en jaillit comme une fleur étrange dont on aimerait respirer le parfum. Est-elle sortie du sol par enchantement et pour lui composer ainsi, avec des allures de fée muette, crispée, je ne sais quelle noblesse, un charme fait de misère et de gibier humain qui exprime la fierté ombrageuse des détresses matées? D'où vient-elle? Quel est son nom, son passé, le rêve qu'elle a chéri et qui,

devenu subtil mirage, se confond chez elle avec le souvenir de ces brouillards pourprés voltigeant au-dessus des lacs d'azur ? Vers quelle impasse se dirige-t-elle où, connaissant les déchéances de l'abjection et non pas l'amour unique, elle fermera pour mourir ses bras sur des ombres qui l'auront délaissée ?

Elle a souffert, elle souffre. Car son front est traversé de rides et sa bouche se tord en des commissures amères.

Il y a dans son maintien une attitude de méfiance et de soupçonneuse inquiétude. C'est vers de tels exemplaires d'humanité que nos élans les plus sûrs doivent s'acheminer, et parce qu'ils existent oublions les êtres capables d'être heureux.

Cependant, si on allait arracher cette vierge à la rue et la placer dans un cadre où sa misère crierait moins, elle serait si incapable de goûter la joie qu'elle irait regarder cette rue elle-même afin d'en souffrir encore. Puis elle reprendrait son chemin doré avec, dans les oreilles et l'âme, le gémissement des choses, la plainte chantante des souffrances de sa race morale. Touchante fille, d'une mélancolie qui a ses titres de naissance, ses maîtres, ses prêtres, ses fidèles et son culte! Vestale profane, blessée au front découvert, qui s'apparente aux femmes de Dieu par le voile criard, en éventail, qui, soulevé sous la brise, aère la fièvre de ses tempes pâlies! Musicienne rudimentaire qui suscite d'autres musiques en profondeur!

Tiens, elle m'a souri; je l'ai regardée avec un air si drôle et elle vient de sourire. C'est navrant. Ne souris pas! Demeure fermée et pour moi seul lisible; ne remue ni bras ni jambes: sois la déesse vivante du sol et garde, maîtrisés, les rires qui voudraient s'échapper. Pleure en dedans tous tes désirs et tiens, solidement appliqué à ta peau, le masque qui dérobe la vérité si simple de ton être. A ce jeu, la foule va te croire satisfaite et obligée par de justes décrets à tourner perpétuellement une manivelle gémissante. C'est quelquefois une âpre satisfaction, au sein de l'égoisme général, de tromper les hommes sur soi-même, de les défier de faux rires, de leur jouer la comédie de l'orgueil lorsque le

cœur est en lambeaux, d'être un masque impénétrable.

Non, ne m'écoute pas, je suis tellement capricieux que je te dresserais à un rôle de fauve dans la cage de la vie, ou bien, sur des tréteaux sanglants, j'ordonnerais que tu danses jusqu'à ce que la mort désarticule tes pieds déchirés. Voici des sous; prends-les, va t'abreuver, au plus proche Grec, de quelque ginger ale ou beer qui sera à tes lèvres comme une ambroisie rafraîchissante et insipide à la fois. Va, va boire, car tes lèvres brûlent.

Si, je te connais! Je revois, à travers ton image, toutes celles, aux yeux de mer glauque, qui, sur les rives de Sorrente, me remplirent d'ardente mélancolie.

J'écoute encore en imagination, les syllabes chantantes qui vivaient sur leurs lèvres, revêtaient un sens passionnel et musical. Je m'abreuve de leurs rires et je mêle ma fièvre à l'ardeur qui les soulevait dans un beau rythme chaleureux.

Ah! finir à la manière de ce pâtre italien, qui, reposé, auprès de ses chèvres mortes de la fatigue des routes, s'endort en rêvant à la petite femme qu'il confond avec les statues, idéalement frissonnantes, entrevues sur la pelouse des jardins princiers! Comme ce serait paisible, simple et, pour tout dire, édifiant. Le difficile, c'est d'être un homme, de respirer, de lire, de chanter, de manger et d'écrire.

Chère joueuse de musique barbare, il est certain que tu es pour moi

une connaissance déjà ancienne; nul mystère abscons n'est offert par toi.

Je sais ton âme limpide, rieuse, folâtre, et, les rayons de tes yeux, je n'ignore pas qu'ils font des blessures en forme de croix. Et tes mains, quand elles caressent, sont chaudes comme des équateurs, et tes rires, pareils à des ironies amères, glaciales.

La nature se plut à mettre en toi de tels contrastes, et ainsi, par toi, nous pouvons réfléchir sur la vanité des jouissances terrestres et nous façonner des âmes de Loyolas.

Louons cette nature qui varie ses effets et ses dons et se complaît à dérouter dans chaque individu les calculs mesquins de la routine et des bonheurs classiques.

Et bénie sois-tu, petite étrangère des pays merveilleux, bénie sois-tu d'amener, sur le plat décor de la vie canadienne, des visions grisantes de soleil et de déclancher en moi tout un chœur de musiques endormies! Sœur de Graziella, tu me ressuscites ces terrasses du Pausilippe, de Sorrente où il était si calmant de vivre.

Beau fruit exotique! Vision chèrement ramenée! Vision qui s'éloigne, saute, crie, parle, revient, repart sur les fils de mon cinéma, je te recompose néanmoins, toute entière, avec la poésie de tes pieds nus, baigant dans une mer d'émeraude.

LES TEDDY BEARS EN KHAKI.

La Fable, féconde en surprises, ne m'avait pas ménagé, à l'aube de la vie écolière, un étonnement pareil à celui que je veux ici narrer. Pourtant, que d'éblouissements sans cesse accrus, à mesure que se déroulait l'histoire psychologique et morale des animaux! Aujourd'hui, mille souvenirs, parfois, s'éveillent de mon émotivité première et se mettent à chanter. Il me vient une arrière fraîcheur des alouettes bâtis-

(1) *Pour un cinéma de 1915 où les hommes de toute race, ramenés à des proportions réelles après avoir été dépouillés des oripeaux de la vanité et du pouvoir, apercevant soudain la démence de leur fatuité, mangeraient, en signe d'humilité hélas! tardive, une médaille de chocolat — bonne enfant, sincère, inoffensive au foie et à l'estomac, à la tête et au coeur.*

sant leur nid sous les blés, et, dans le Chien, je revois mon Poppé, avec sa tête frisée, ses grands yeux adorables de bonté, et qui m'aima autant que je l'aimai. Il me souvient même d'un rat qui, enfermé dans son fromage, m'inspirait la plus vive mélancolie, et d'une génisse, accablée par des animaux méchants, pour laquelle je crois avoir versé quelques pleurs. J'étais jeune et sensible! Mon affection s'étendait jusqu'aux bêtes. Les plus malheureuses étaient mes amies et j'abhorrais le lion et le loup que j'ai retrouvés, depuis, chez des animaux prétendus supérieurs, lesquels se sont faits reconnaître facilement, par une avidité aussi brutale et aussi sommaire que ce qui leur tient lieu de raison.

J'avais des prédilections folles pour les êtres qui se déchaînaient en colères intermittentes, puis, devant le mal universel, semblaient finalement sourire avec ironie. Ah! mes alouettes! Ah ! ma biche! Ah! mon mouton!

La poésie couvrait tout cela; et l'agneau, expiatoire du crime de tous (2), suscitait déjà en nous la religion de la souffrance terrestre. Entre des milliers, cependant, le baudet vaniteux, chargé de médailles, excitait ma verve: je le pointais du doigt à mes camarades surpris de mon insistance peu sympathique, et de mes rires: quelque obscur pressenti-

(2) *Bien semblable aux pauvres petites gens qui là-bas, en Europe, sont immolées à la férocité des monstres militaristes.*

ment me disait que je le rencontrerais un jour, sur les routes de la vie, et à de nombreux exemplaires. Ca n'a pas manqué.

Quelle initiation à l'existence que l'incomparable jardin animalesque de Lafontaine! Quelle sélection complète de tous les gestes humains, depuis les plus odieux jusqu'aux meilleurs! Quelle source d'enseignements pour les chefs d'état et les évêques!

Mais la Fable n'avait pas imaginé, à l'effet de corriger les hommes, de soumettre nos frères les ours, à la torture inconcevable que je veux dénoncer. Non, j'en fais un bon serment! Elle ne recelait pas une invention plus réjouissante. Ecoutez! Mesdames, Messieurs, on a habillé de khaki les teddy bears. C'est in-

croyable et c'est si vrai! Vous le pouvez voir, un peu partout, à l'étalage des marchands pieux et aussi de papeterie. Je n'invente rien: c'est réalité visuelle et vécue! Les ours, par la grâce de ce temps ont été mobilisés, les ours ont revêtu l'uniforme militaire.

J'en ai éprouvé un moment de pleine gaieté. Je cherchais une image, une forme, une espèce animale, fortement animale, qui voulût bien incarner, ne fut-ce qu'un instant, la suprême bétise de notre époque, et voilà que l'ours en khaki s'est dévoilé à mes regards. Je ne croyais pas, vraiment, que l'ingéniosité commerciale d'un fabricant d'ours, me donnerait l'occasion de regarder l'humanité avec des yeux aussi amusés et, à la fois, aussi honteux.

Si, de par MM. nos gouvernants et quelques stratèges en chambre, protégés des balles de toute manière, il nous est donné de mourir cette année pour le droit et la civilisation, et patati et patata, nous aurons pu, du moins, encore maîtres d'une liberté relative, mesurer la véritable physionomie de nos politiciens, sans en excepter un seul, en la ramenant à quelque forme grotesque et familière des êtres organisés. Je les ai vus ces politiciens, de mes yeux vus, en des ours. Et mes regards furent pleins de confusion et de joie.

Parbleu! les marchands quand ils se mettent en train d'être forts ne le sont pas à moitié: le commerce, si volontiers exportatif, comme l'armée, deviendrait-il un objet d'ironie corrosive ?

Je flaire une machination infâme: il doit y avoir là-dessous un truc allemand. Moi, je doute; moi, j'ai peur. Qui sait si ces ours attichés, mystérieux, en somme, ne renferment pas, à quantité infinitésimale, des gazs asphyxiants pour la destruction de nos bébés? Qui le dira? Quel patriote tentera de nous le faire croire? Un journaliste du *Star* ou de la *Presse*, ou encore un monsieur de l'*Action Catholique* ou de la *Patrie*! J'entends un sceptique qui se refuse à croire à cette dernière atrocité allemande. Eh bien, alors, nous sommes en présence de la machine la plus anti-militariste qui soit. Si j'étais la censure, j'ordonnerais aux marchands de librairie de cesser un tel commerce, capable de nuire à celui

des munitions et des engins de meurtre, en offrant aux hommes, l'occasion de se comparer si adéquatement aux bêtes.

Ah! il arrive parfois, n'est-ce pas? au sein des époques de ténèbres comme celles qui pèsent sur les années 1914-1915, que la vérité et le bon sens, cachés sous des formes inattendues, arrachent à la nuit, au mensonge, des revanches inespérées.

Et l'erreur, la sottise des hommes n'en apparaissent que plus certaines, plus décisives. En voilà une revanche! et je salue profondément ces ours qui nous appellent à l'examen de conscience, à une souriante modestie.

Saint Ignace de Loyola nous avait déjà fourni des méthodes infaillibles de sainteté, voire laïque, purement

laïque. Maintenant, le pessimisme intégral qui reçoit, grâce aux ours, une forme nouvelle d'actualisation, ira rejoindre dans l'absolu, la religion éternelle. Les ours-khaki s'annoncent des maîtres incomparables en ironie chrétienne; ils contribueraient, je veux le croire, plus sûrement que les articles de Maurras et de Barrès, à une renaissance du christianisme occidental, si nous daignions dans un beau mouvement collectif et national, les expédier à nos frères les européens qui atteignent, à n'en pas douter, le comble de la démence païenne. Ils pourraient — car ils ont de l'imagination et de l'esprit, ces hommes d'Europe — se refléter dans ces petits ours militarisés, comme en des miroirs à peu de chose près, identi-

ques à eux-mêmes. Et alors, si assoiffés de sang qu'on les peut supposer ils mourraient, nous le croyons, sans vanité, convertis à quelque honte soudaine mais réparatrice. Mieux que de nombreuses levées de soldats, cette expédition oursonne avancerait la paix. Nous le croyons!

Ils sont tout de même étonnants ces teddy bears galonnés, tant ils composent devant l'histoire actuelle de nos mœurs et les réalités sanguinaires du monde européen, un joujou symbolique! Ne leur ayant pas demandé de nous faire connaître la véritable nature humaine, voilà que, sans penser à mal, ils nous découvrent la misère de l'homme. Ils ne la dérobent pas comme tant d'individus sous des vernis factices, et l'habit

militaire n'ajoute pas sensiblement à leur barbarie: ils sont ours comme avant, sur les coutures, dans le dos, le nez, les yeux et les oreilles. Et c'est un peu à cause de cela, qu'auprès des esprits superficiels, insoucieux des raisons profondes qui dorment au fond des choses, ils passent pour plus animaux qu'ils ne le sont. En réalité, beaucoup plus raisonnables et plus civilisés que nous tous, ils subissent les oripeaux de la barbarie, grâce à l'industrie scandaleuse de commerçants, lesquels, jusqu'à nouvel ordre, seront considérés comme faisant partie de l'espèce dite des hommes. Nous osons croire que c'est un bon point en leur faveur et, en signe d'attendrissement respectueux, je voudrais proposer qu'on les appelât: "les Barbares malgré eux."

Il n'en est pas ainsi de ces autres animaux dits raisonnables qui sont les maîtres de la terre, et pour illustrer davantage ma pensée, j'affirmerai devant les dieux que nos impérialistes qui disposent, pour leur commerce de chair à canon, de tout et de rien, de l'Evangile et des livres saints, constituent, en regard d'eux, une espèce animale excessivement inférieure. A bafouer en eux et chez les autres l'image divine de l'être pensant, ils ont abdiqué les prérogatives de l'intelligence, de la sensibilité et de la pitié terrestres.

Les ours, eux, même en habit militaire, seront toujours empêchés d'atteindre à une telle malfaisance: et c'est pourquoi nous leur devons de l'estime. Et pour une autre raison éga-

lement, c'est que, en apparence aussi sauvages que la plupart d'entre nous, ils demeurent des êtres assez doux, presque inoffensifs. Chers ours, chers teddy bears en khaki, il faudrait vous élever un monument!

Comme symbole, ils réalisent, soyons-en sûrs, une vision extraordinaire et vengeresse de l'humanité présente; en fait, les vrais humains, ce sont eux, pas d'autres, à moins que ce ne soient les colombes, les rossignols, les grives qui ont parfait le miracle de la civilisation amoureuse, étrangère à la haine.

Qui ne veut pas avoir son petit teddy bear? Ne faites pas la lippe, je vous prie, ma chère Gertrude!

Qui n'a pas son petit teddy bear? Et quel politicien surtout, et quel a-

vocat ne voudrait dans un élan d'amour pour la vérité, avec un diable de petit statut impérialo-moral suspendu à son manteau, trainer au bout d'une corde d'or, au Palais de la Justice, un teddy bear, symbole de l'actuelle humanité ?

ORAISON

O petit teddy bear, j'aurais voulu parler de toi avec la plus douce des simplicités, et, pour te célébrer entièrement, être un pur latin. Un latin comme Fournier et mes autres camarades qui me reprochent certain désordre de l'esprit. Hélas! je suis un barbare et, malheureusement fort content de l'être, puisque cela m'amène à goûter dans l'univers l'esprit d'un Chinois ou d'un Allemand et à

rire des sottises toujours possibles d'un Français, d'un Anglais, d'un Canadien.

En la circonstance, vraiment, mon éclectisme ne m'aura point servi : classique, c'est pour toujours que j'eusse chanté la grâce de ton symbolisme qui, dorénavant, ours immortel, va durer quand même et malgré tout. Cela eût valu la peine des mots, l'ordonnance des phrases et du fond. J'en conçois un chagrin véritable qui ne s'éteindra pas. Car je te dois une heure de réjouissance indicible et une leçon qui, je l'espère, me rendra meilleur. Par toi, je viens de réfléchir à nouveau sur la méchanceté, la sottise et la vanité humaines.

Bête précieuse, débordante d'enseignements! Tu es pour nous une

présence salutaire et protectrice du mal de tuer avec orgueil: tu nous enseignes l'humilité! Non, je ne veux plus que l'on t'envoie en Europe au profit des occidentaux qui, en ce moment, ne sauraient pas te comprendre.

Nous sommes, peut-être, plus malades qu'eux et, sans aucun doute, plus sots et capables de moins d'humanité. Nous avons, par bêtise criminelle, épousé gaiement les fautes que tant de braves et pauvres petites gens cherchent là-bas à détruire. Reste au milieu de nous, ours divin, symbole apparent — mais combien meilleur! — de l'actuelle humanité et de quelques-uns de nos contemporsins qui n'ont rien à envier à la plus infâme et à la plus stupide des barbaries.

LA DÉFAITE DU PRINTEMPS

A M. de Paillasse, Moi—et autres clowns.

Sur des terres d'où s'est enfuie la joie d'aimer et de vivre, le soleil promène d'insolents rayons: il marche tout le jour, environné de sa gloire et de prismes aveuglants; il est un dieu cruel qui se plait aux sarcasmes terrestres. Cependant que la mort s'avive, se repaît de mille têtes, il se fascine, éternel Narcisse, dans je ne sais quel fantasmagorie de rires et de miracles verdoyants. Il est la vie qui coopère à la dévastation, aux forces brutales, au destin. De sa bouche indécise, rayée de feu, quel hym-

(1) *Pour un ciména de 1915 où à, travers des lanternes sanglantes, on apercevrait une mer de jeunes têtes coupées.*

ne guttural s'élance! Ne dirait-on pas une mappemonde en délire, un symbole précis de l'anarchique cosmos, je ne sais quel dieu barbare, roi diurnal d'un temps meurtrier, qui s'accorde à la sauvagerie des hommes et leur répond à sa manière? Et les humaines étoiles, qui ne savent pas mentir, elles, et la lune vêtue de mystères et de halos, sont toutes tristes; elles frissonnent de l'exil du soleil dans une conception de fureur sanguinaire qui s'intitule la force. Le crime de la terre rejaillit jusqu'aux comètes; les correspondances s'établissent de toutes choses. Pour que l'iniquité ne soit pas à jamais consacrée, voilà que la faiblesse se fait amour afin de sauver la force qui s'égare. Les étoiles frémissent, pro-

testent; la lune a mis son voile d'indicible mélancolie et, sur sa robe transparente, il semble qu'elle traîne tous les soupirs des âmes écrasées.

Le printemps cache une multiple défaite! En vain les feuilles éclatent dans la joie de vivre! En vain le chœur aérien des harmonies printanières chante en la sérénité du soir! Mai nous arrive sur des vagues de sang: la brise du matin si douce, douce comme une caresse de mère, est grosse de sanglots.

Pourtant, malgré le deuil de la terre, quelle fête de surface s'est préparée, qui assure le triomphe de la vie sur la mort! La voûte céleste s'ouvre au-dessus des toits, des flèches d'églises et de la foule courant à ses plaisirs, et laisse tomber sur les choses

une poussière dorée, un rayonnement qui pique de la flamme aux brins d'herbe. Des battements d'ailes qui bruissent, se soulèvent, retombent, se frappent, font taches sombres à l'horizon vermeil. On ne voit plus les arbres tendre au firmament des branches laides et dépouillées; une dentelle verte a dérobé le cynisme de leurs bras nus. De légers nuages bordés de lumière, qui passent lentement sur l'azur, forment des îles diaphanes, nous donnent à songer à des gondoles immaculées.

Vers les lointains infinis, le vent les pousse. Premier baiser de la vie terrestre, c'est toi qu'il emporte dans les plis de ses ondes avec le parfum et le tressaillement des choses, tandis que le dieu Printemps, secouant dans l'es-

pace éclairé sa tunique pourpre, jette, ça et là, en pluie mystérieuse, les germes qui, demain, feront éclater sur le sol des milliards d'existences. De toutes parts, la résurrection commence à sourdre du sol: tulipes et jacinthes s'épanouissent avec leur haute allure sur de frêles tiges.

L'herbe a des senteurs exquises, et de la terre qui s'abreuve de la fraîche rosée des aurores, montent des arômes mêlés de jubilations sourdes, inarrêtées. Dans l'atmosphère, on croirait voir flotter des lueurs échappées de l'éternel Eden, et, au cœur de tous les objets de la création, gît comme une parcelle de la splendeur éthérée. Dominateur, immuable géant qui écrase la vanité des choses et des

hommes, le Mont-Royal se précipite dans la lumière, riche de ses promesses toujours accomplies.

Enveloppés par ce décor trépidant de renouveau, par cette levée folle, universelle, de verdures, d'arbres et de roses, des vols d'oiseaux se traînent sur les fils invisibles de l'empire céleste, cependant que, dans l'irradiation solaire des essaims d'abeilles pétulantes se poursuivent, se taquinent à n'en vouloir plus finir. Les buissons creux s'ornent de feuilles nouvelles, commencent à se faire hospitaliers aux oiseaux en amour. Du du blanc! Est-ce un mirage des yeux? Que non pas!

O frais bouquets de pruniers et de cerisiers, vous êtes commes les couronnes des blanches épousées. Ainsi qu'elles, vous ne vivez qu'un matin.

On dirait que la terre pourrait être heureuse, qu'elle se pare en cet espoir-là: et le temps, par un miracle magique, ne connaîtra plus la mort. En puissance, rêves, illusions, beauté, fleurissent l'âme humaine. Est-ce que de neuves espérances ne vont pas s'ouvrir et la douleur s'arrêter? Ah! si elle allait s'éteindre une fois qui serait la dernière! Si elle consentait à n'être plus l'hôte importun, accablant de la terre et permettre que la vie fût, désormais, un long chant d'adoration, d'enivrantes réalités!

Leurre, leurre immense! Ce printemps éclaire des cœurs vides, bouleversés, des âmes aux espoirs arrachés; et, sur des plaines labourées de sang, piétinées par les chevaux, une moisson de jeunes hommes, mes frè-

res, avides de clartés, et n'ayant pas choisi la mort, vont s'anéantir.

Alcibiade se meurt, Alcibiade va mourir!

C'est la mort du printemps. Quelle moisson dans nos filets sanglants de pauvres têtes coupées! Jamais, de leurs yeux éblouis, elles ne verront désormais, la beauté des matins ou la magnificence des soirs! Elles ne les ouvriront plus sur les résurrections terrestres, les près de velours vert, la mousse fleurie qui lèche le tronc des arbres feuillus, les frondaisons d'or, ou devant le rire de l'aube qui, la journée révolue, s'achève en une quotidienne apothéose de lumières fulgurantes, de labeurs finis et de félicités complètes. Jamais plus elles n'entendront, dans la poésie des heu-

res qui agonisent, les oiseaux chanter à travers les cloches de l'église, et, au milieu du solennel silence des nuits sereines, jamais plus elles ne pleureront, en voyant la lune glisser sur le talus des tombes aimées. Eternellement pâles du baiser mortel, elles ne frémiront plus, ardentes d'orgueil trahi, sous la caresse de l'amour et des lèvres pâmées. Elles ne frémiront plus!

...Non. Mais d'autres êtres poursuivront leur rêve intérieur, iront jusqu'au bout de la chimère; ils la connaîtront sous toutes ses faces en tâchant de se connaître à travers elle; ils chanteront, dans le jour et la nuit, le rêve entrevu, et s'efforceront de faire oublier les chefs d'œuvre é-

touffés par le crime européen, le chant inconnu qui aurait immortalisé une âme et un nom.

C'est la défaite du printemps! Néron dit adieu à l'amour, aux violettes; il s'en va vers la férocité.

Déjà, il a commandé que l'on tue des esclaves; déjà, il trempe dans le meurtre ses mains qu'il aurait pu consacrer à l'amour. Ironique, crispé, Pétrone avec mélancolie déchire son cantique qu'il dédiait au plaisir.

Tous les Nérons, tous les Alcibiades, d'ailleurs, s'élancent au carnage, au sac des villes et des hameaux, à la destruction des cathédrales. Les vierges se meurent de leur départ, s'arrachent de leurs bras avec angoisse, ploient comme des tiges à jamais brisées.

Le printemps voit cette extrême ironie de la terre, de la jeunesse, se levant tout armée pour l'œuvre de la mort, devant un soleil qui, hier, commandait la vie et l'amour. Le printemps est défait! Ils ont crié tellement fort; ils ont tellement lancé vers le ciel la clameur de destruction que le printemps aussi semble fatigué, qu'il s'affaisse comme s'il allait s'évanouir. Ce printemps donne l'impression d'une chose brûlante qui ne sera pas apaisée, ou, selon les heures, de mourir avec les êtres et les choses.

Et qui ne porte en soi un printemps indicible dont, chaque jour, il est dépris par une fin crucifiante?

Printemps sacré dont la renaissance me fut une mort si difficile!...

Printemps dionysiaque où, pour aimer, dans une nuit qui s'est éteinte, des lèvres s'étaient mises à rougir! Printemps fini, quel que fût ton visage, d'amour ou d'angoisse, je te garde serré à moi-même, comme une image plus éloquente des heures qui se dérobent, une cicatrice où j'irai boire le sang de la vie.

Printemps qui s'émerveille de lui-même, printemps vierge et musqué, ironique et trompeur, oh! cher printemps libertin, dont tous les bouquets secouent les effluves du désir, de la tendresse et de l'espoir, tu m'as vieilli! Mais je suis si jeune! Je m'élancerai, invaincu, sur la route de l'espérance, acceptant toutes les musiques, et, aussi, toutes les fatalités. Je souffrirai; je désirerai mourir; et

puis, je me relèverai des terrassements éphémères pour défier le jour et ses injures.

Je serai le poète déchiré par le soupir de la nuit, les clameurs du réveil, jusqu'à ce que, mille fois abattu, je redresse mon front pour m'abreuver, une dernière fois, des étoiles finales.

NOCTURNE

Des fois, on voulait, on aurait voulu parler et on ne pouvait pas de peur que le rêve s'envolât: il y avait de la littérature étalée, du silence, des gestes las, retombants, des regards avides, un ou deux cœurs contractés dans l'amour, l'angoisse, la contrainte, ou je ne sais quel mystère; jamais vérité toute nue!

D'autres fois, — ce soir, par exemple, — on aurait parlé afin que toute la réalité se dessinât, prît les proportions d'une statue, de ce qui a été et de ce qui est: et pour en finir. Et

(1) *Pour un cinéma où devant un auditoire choisi qui comprendrait, plusieurs Poil de Carotte, sur une scène à demi dépouillée, seulement ornée d'une frise vivante d'Ernestine et de Félix, se diraient, en se saluant, à tour de rôle, presque sans voix, mais distincts: "Coco! Pauvre Coco!"*

ensuite, on se serait tû, peut-être, à jamais.

On aurait clamé afin de se soustraire à l'obsession, à l'idée fixe, à la folie et, qui sait ? au suicide.

Le suicide! Evité plusieurs fois, un jour, on ne le ratera pas, quand on aura trop souffert. On ne le ratera point! C'est presque sûr; à moins que l'on puisse parler, et après, reprendre son bâton et s'avancer péniblement sur la route (ou cyniquement), avec au cœur des étoiles éteintes, des mots bus, des paroles qu'il fallait prononcer, et dont le bruissement restera collé à ce cœur plein de vérités mortes, d'astres éteints, de mots bus.

Et si on écartait le suicide, la folie, elle, pourrait nous prendre, la nuit,

quand les yeux sont fixes, si fixes qu'-ils font mal, ou bien, le jour, devant une touffe de muguets ironiques, ou bien, le jour...

Oh! qui voudra être assez bon pour permettre de parler, de parler?

On a tant souffert, petit, jadis, avant-hier, hier, les années passées et depuis décembre, et depuis toujours. On a tant souffert! On a tant pleuré!

Qui nous donnera de le dire et, après l'avoir dit, être ce que l'on voudra qu'on soit, tout simplement?

Avec magnificence, avec détachement, avec noblesse ou faiblesse, avec brisure et roses sur cette brisure, — tout simplement.

Mais, parce que l'on a beaucoup souffert et avec une puissance spéciale, inconnue de Monsieur-Tout-le-

Monde, qui voudra être assez bon pour nous permettre de parler une toute dernière fois ? Si on voulait!

Et cela pour n'être pas fou, pour ne pas mourir dans le fleuve ou sous un pistolet; et cela afin que maman ne pleure pas, la pauvre maman qui donna au monde le plus enfant des enfants.

Parler! Où est le mal ? Voyons! On a tant souffert! On a tant pleuré! et plus que quiconque de la faim, du rire, de la joie, de la peur, des mots, et de tant de choses.

Parler! Où est le mal ? Voyons! On a tant souffert! On a tant pleuré! et plus que quiconque de la soif, de toutes les soifs, et de tant de choses, et du vide de toutes les choses!

Parler! Accorder cette petite chose et après avoir tout dit, se regarder dans les yeux et puis s'en aller, —qui vers l'inconnu, qui vers la paix qui n'est pas la paix.

Oh! parler pour ne pas s'éteindre, et parcequ'on se sent enveloppé de la mort de son âme, du cri de sa chair, de son front qui croule et se creuse dans l'angoisse de l'amour.

Oh! parler. . Et après, rester devant la nuit mystérieuse, les mains jointes, haletant, détruit, opposer à sa grandeur criblée de blessures d'or, un cœur, volontaire comme l'instinct, et où vibrent les flèches meurtrières du désir empoisonné.

Oh! parler. .

PAROLES A LA MORTE

Nous avions fermé les portes sur les fantômes des années qui viennent de s'éteindre. Et, afin que toutes les choses dont est composée la vie d'hier adoptent l'attitude glacée de ce qui n'est plus, nous élevions des monuments de granit sombre sur les routes parcourues et dans le cimetière de nos pensées. Semblables à des saules pleureurs, les palpitations de notre âme allaient se mêler et se fondre en un bouquet éploré dont les larmes se répandaient autour des fosses muettes.

Puis, voulant abolir tout le passé, nous avions promené le feu et la mort en un défi lancé aux renaissances possibles. Et le jeune homme,—

celui qui meurt chaque jour en nous, —nous l'avions dévoué, avant l'heure, au sommeil des défunts. Il dormait enroulé dans un manteau d'ignominie, tissé de nos mains tremblantes. Percée de mille flèches, pauvre colombe éloquente, la sensibilité traînait ses ailes dénudées. On eut dit qu'elle se voulait repaître des souffles glacés flottant sur une bouche meurtrie de silence et de néant. A demie morte, elle se soulevait encore; une plainte sourde tourmentait l'espace. Elle ne consentait pas à mourir; elle se forgeait une revanche sur la raison, l'indifférence, les nerfs domptés.

Et voilà que, soudain, le jeune mourant tressaille ,s'éveille et reparaît à la lumière. Vainqueur de la

mort, que vient-il accuser l'existence ? Si, du moins, pareil au héros de Shakespeare, il allait parler des choses à la façon d'un dieu. Mais la révélation des grands mystères ne jaillit pas de ses paroles.

Il triomphe à peine de son tombeau. La chevauchée des Ombres l'effleure encore au front: ce vivant reste enchaîné aux rives élyséennes!

Son cœur est plein des cloches du passé. Il s'enivre à les écouter; jamais leurs accents ne l'ont repris avec autant d'oppression, et dans la nuit qui coule ses mystères autour des demeures, et que, seules, troublent des plaintes d'airain, il devient un instrument qui éclate sous les coups du souvenir.

Le soir se déplie avec lenteur, et, comme s'ils voulaient s'imprimer sur ses veines, les astres muets et cruels dardent leur jet glacial et meurtrier. Malgré leur ironie lointaine, mais réelle, ils offrent un aliment à son mysticisme; car il voit en eux une des formes les plus hautes de l'infini. Que de fois, il les retrouve au bord de ses veilles — témoins narquois, silencieux, qui contemplent les fièvres de l'esprit et l'œuvre de destructions charnelles. Que de fois, les sachant toujours jeunes en présence des fièvres de l'analyse et du spectacle de la douleur, il les accuse d'être des énigmes orgueilleuses de leur impassibilité.

J'accueille les leçons de la nuit avec le désir de me pénétrer de leur

sagesse ou de la mélancolie majestueuse dont s'enveloppent les arbres, le firmament et la terre. Un groupe d'apparitions errent autour de ma table. Elles me prennent les mains, me rendent les étreintes finales que je leur donnais jadis, quand, logées dans un corps humain, elles abandonnaient la vie sans le savoir. Au milieu de toutes, j'aperçois l'image sacrée d'une femme, recouverte d'un voile léger que percent deuxregardsremplis d'angoisse; pudique et discrète dans la mort comme ici-bas, elle cherche à dérober ses blessures. Cette exilée garde ses traits terrestres. Dans son séjour édénien, elle n'a pas revêtu, pour l'hallucination qui me pénètre de grâce communiante, les formes idéales. Je la sens en chair et en os.

Et je l'aime ainsi, car elle m'est plus ressemblante, plus humaine : je peux la croire encore vivante.

Ses pâleurs et ses désespoirs, créant le désarroi tragique d'une souffrance, variable selon les heures, lui composaient jadis un fantôme de beauté.

Moderne Cléopâtre qui dédiait au temps le fruit amer de sa mélancolie! Que j'eusse voulu transformer tes larmes en diamants, et, pour défier les injures de demain, couler en une forme matérielle, l'apparence de ton âme, l'ombre de tes cils, chauds de voluptueuse détresse. Je ne peux pas t'oublier, créature immobile, toujours collée à mon désir, ô chère déesse que la mort me vola. Hélas! nous nous retrouvons désormais dans l'éternité souffrante de nos deux âmes.

Non! Non! Non! J'ordonne aux ténèbres d'être un cauchemar dissipé. Les jours propices à notre roman me redeviennent réalité triomphante. Je te parle; je mêle la respiration de mes lèvres aux tiennes. En moi habite et s'exalte le poète des amoureuses veillées! Je te parle! Ecoute le gémissement de la nuit qui nous rappelle à l'amour! Ecoute tous nos baisers qui rechantent! Suis-moi. Je te consacre mon insomnie: prends-la; brûle mon cœur du souffle de ton haleine et promène tes doigts pâles sur le désordre de mon cerveau.

Mais tu t'avances, tu vas me toucher. Je te supplie de rester là où tu es, dans le décor des rêves que mon caprice funèbre se plut à composer. Balance-toi devant

mes yeux couverts de pleurs, sois insaisissable comme ton existence et ces petites chimères d'or qui s'appuyaient un instant, le soir, sur tes poignets veinés de bleu, et s'en allaient se perdre à travers les gouffres de la nuit. Ainsi, tu es toujours le sphinge immobile, à la poitrine défoncée, ne livrant qu'à demi son secret. Je compte tes rides et, pour t'aimer sans mesure d'être morte de ta souffrance, je t'analyse et recompose le poème de tes jours.

Tu murmures, tu veux parler? Non, sois silencieuse. Que sert à tes lèvres fondues d'exprimer un reproche contre le destin? Si le temps a battu en ton âme, semblable à une machine nerveuse qui ne s'arrête pas, il a atteint son expression suprê-

me, car il a été dévorant. N'aperçois-tu pas, autour de toi, des formes qui n'ont pas su vivre et qui sont la honte du royaume des morts ? Que tu es belle ainsi, consumée par toi-même, fixée dans la mort, et souveraine sous tes sensibilités innombrables!

Je ne te prête pas une âme de fantaisie, créeé par la fièvre et les regrets. A revivre dans mon esprit et la chaleur passionnée de mon âme, tu n'empruntes pas une vertu de mélancolie, des airs de femme sublime et résignée; tel qu'il est, ton masque s'approche. Je vois ces yeux tristes ainsi que des eaux pâles; je vois cette bouche qui disait le dégoût et l'amour; je ressens l'angoissante

vérité de ton être, et ce geste de malédiction, venu de tes mains, jel'acceuille et l'orne de baisers.

Je suis sourd à tes désirs germés dans un autre monde. Aie la grandeur du silence au milieu de la floraison de tes martyres! Pardonne à mon égoïsme, qui te veut déchirée toute par la roue de la destinée et dédaignant de te plaindre.

Mais tu ne veux rien entendre, et tu évolues au milieu de tes grâces, reconquérant en une minute, tous les caractères d'autrefois; et ces charmes, sortilèges, et comme l'ombre de ce tissu corporel, trésor inoublié qui se compliquait de nos ardeurs confondues. Ah! Ah! tu tourbillonnes en moi; tu te maries à ma chair, insatisfaite des voluptés que tu goûtais jadis, et

vers lesquelles, humaine au-delà des humaines, tu redescends. Ah! Ah! je ris, mais de ce que tu me fais gémir sous ta caresse désordonnée. Je suis ivre de bonheur et de regret! Quelle victoire est-ce donc que la tienne, de me soumettre ainsi à ton empire et à ta déraison, ô Vénus défunte, et qui m'est plus vivante que toutes celles qui pervertissent la nuit ou aspirent le jour véritable!

Je maudissais les hommes et moi-même: ta vision fut la douceur qui sauve. Mon cœur stérile vient de renaître et de vibrer en s'élançant vers toi. Je te salue, libératrice de la sécheresse! De vaines pensées et des soucis vulgaires se déprennent de moi, tombent comme des liens brisés. La tunique du sarcasme et de l'or-

gueil taciturne glisse de mes épaules. Je me dresse dans la nudité de mon âme première et je lance des hymnes à la gloire de la nuit, des forces et des douleurs humaines.

Ma vérité est revenue danser devant moi, et m'a rendu l'illusion, seul ressort vital qui nous ressuscite à la vraie vie et à l'espoir. Hier, je croyais sentir dans les fibres les plus intimes de l'être, que la vérité était morte, qu'elle gisait sous une terre sans figure, identique à la cendre de l'oubli, que l'on ne la reverrait de jamais, si ce n'est en rêve et gâtée par l'horreur et le crime de la nature. Et je disais, m'abandonnant au désespoir: "C'est vrai, ma vérité, que tes "yeux ne me regarderont plus en me "courbant d'amour ou de chagrin;

"c'est vrai que je ne te sentirai plus "que dans le vent qui passe; c'est vrai "que tes mains sont glacées, et ton "front, déjà détruit, un peu de cette "poussière commune où s'abolissent "les mémoires et les pensées; c'est "vrai! Tout cela n'est pas un vain mensonge qui va s'effacer!"

Et je clamais: "Lumière cruelle!" Mais, ma verité est revenue exécuter une pavane devant mon imagination et mon âme, refuges de vie intense. Et qu'est-ce qui existe, d'ailleurs, sur les chemins de l'expérience, si ce n'est l'illusion?

L'homme crucifié dans son esprit et sa chair, ce corps à demi automate où la pensée se traînait, exsangue, privée de cette sève qui monte des racines, vivifie le sourire, les mots, l'en-

semble des actes humains, fut donc un rêve mauvais qui se dissipe. Aimons que de la mort sorte l'éblouissement des résurrections! Désormais, je ne blasphémerai plus devant la réalité, je verrai en elle non une ennemie, mais une faiseuse de beau, celle qui suscite le divin! On l'accable de mépris souvent, on voudrait lui faire porter tout le poids de nos petites misères, on la maudit tout court d'être ce qu'elle est. Nous devrions la bénir; elle nous révèle à nous-même, elle nous apprend ce que nous sommes et ce que nous ne serons jamais. Que je serais injuste de ne pas la chanter, de ne pas reconnaître en elle la génératrice des plus solides pensées et des mouvements les plus certains de notre être affectif. Abais-

sons à ses pieds le caprice de nos fantaisies; brisons là, en signe d'hommage, cette fête du cynisme et du doute, traversée de gaîté folle, exagérée, et qui nous vouait à la banalité. Encore une fois, louons-la pour cette vertu qui peut surgir de ce qu'elle a de méprisable...

Il a suffi à la sylphide de retomber dans l'imagination, et le cher vieil homme que j'ai tant aimé ressuscita. Dire que j'avais croisé les deux mains sur ces restes imaginaires! Non, il n'était pas couché à jamais, frappé de néant. Je l'ai senti se glisser en moi, il habitait à nouveau mon cœur, ma tête, mes sens. J'ai réentendu sa voix qui passait sur ma langue et j'ai parlé, gémi, crié avec lui. Il n'est pas jusqu'aux larmes versées qui n'é-

taient parentes de celles de jadis, quand il me conduisait au bout du sentier et que là, dépouillé, nu, sanglant, il m'arrachait des plaintes sous ses lanières. Il a revécu en moi, et j'ai vécu en lui. Cher être de mon être, si prodigieusement capable de donner la souffrance et de la donner à ce point qu'elle se change en une sorte de bonheur! Je ne cherche pas en ce moment si tu es vilain, condamnable; je te subis avec amour. Est-ce toi qu'il faut célébrer, ou le rêve qui t'a fait sortir de la tombe. ?

...Petite reine des Ombres, élue entre toutes à la garde de mon moi, je te bénis de me ressaisir en me dominant. Aujourd'hui, tu rénoves, à mes yeux, l'Univers; il prend un autre sens de se charger d'une poésie que j'igno-

rais. Je ne suis plus un mutilé banal, errant, sans gloire, dans le cimetière de mes souvenirs: chacune de mes blessures adopte une signification et me crée un ordre, plus que cela, des harmonies gémissantes quand je me courbe sur elles. Et, revenu de ces visitations intimes, narguant le sort, je suis quelqu'un qui chante sous la rafale dévastatrice du temps! Le cantique de la beauté universelle s'avive sur mes lèvres, et cette musique s'accorde avec les thèmes douloureux de mon âme, lacérée par les rythmes. Félicité double et qui commande àla vibration des sentiments amoureux!

Je voudrais qu'un cri d'amour fût digne de ta splendeur, glorieuse malgré les pleurs qui veulent souiller le miroir de tes yeux. Mais

les mots, hélas! peuvent-ils renfermer l'adoration du cœur? Pour te garder encore, je me précipite sur tes pas, j'étends les mains vers ton corps fuyant et dépouillé, et veux m'enivrer à boire le sang imaginaire qui y est resté. Attarde-toi! Ne meurs pas à nouveau, ou bien prends mon front dans tes mains, et regardons-nous comme si nous allions mourir ensemble!

Sur les coulées de l'heure, sois, du moins, une gloire de la mort en persistant dans cette humanité que je t'ai refaite! Et que ton sourire relève mes volontés défaillantes, un cœur esclave de l'espérance et du regret.

PETITES PLAINTES SUR LE PASSÉ REVENU

A Psyché, irraisonnable.

Il y a des mots qu'on voudrait avoir dits et qui ne seront jamais prononcés.

Il y a des larmes de bonheur dont on ne boira pas l'enivrante ambroisie.

Il y a des inconnus qui ne seront pas pénétrés, et des flammes entières qui ne consumeront pas notre être.

Dans le possible, dorment des cris d'amour qui ne seront pas entendus de toi, pauvre Psyché!

(1) *Pour un cinéma où chaque chose semblerait fané, plein de cendres, sous des vols de feuilles mortes.*

Il y eut des soirs où tu criais ta passion et tes angoisses devant un ciel implacable.

Il y a des plaintes que tu as jetées sur le chemin, plaintes comme jamais personne n'en pourra entendre et qui auraient réjoui des cœurs féroces.

Et tu les as laissées, ces plaintes, au murmure de la nuit, tu ne les as pas reprises: gerbes éparpillées qui ne connaîtront pas le lien qui enserre, le mot qui scelle, le mot semblable à un fermoir, le mot qui enchâsse et survit. Elles sont toutes perdues, dans la nuit; toutes, celles-là.!

Il y a des mains connues de toi, Psyché, qui se sont étreintes, solitaires, dans un délire si beau que tu

croyais les sentir devenir mortes d'avoir tant frémi pour l'espoir.

Il y a un être, Psyché,—(je traduis tes plaintes et tu m'agaces assez, éternelle plaigneuse, qui me force à l'impudeur), qui, replié sur lui-même, se purifiait au feu de ses artères.

Il y a l'impossible, qui serait devenu une réalité matérielle et divine, si la marche du destin voulait s'interrompre pour le délire des fronts, des lèvres et des corps.

Il y a toi, enfin, ô Psyché malade, qui ne chanteras plus ou si mal et qui, à tes heures, veut tellement mourir.

ADIEU PSYCHÉ

Adieu, Psyché!

Je romps avec toi: tu me deviens presque une étrangère, et, à coup sûr, une morte vivante; tu seras comme si tu n'existais plus. Je te ferai désormais la vie dure, et rares les heures où j'écouterai tes reproches, les désirs du moment et tes retours vers le passé.

Je nais à une autre forme de vivre. Déjà, je t'avais infligé une humiliation profonde en te condamnant au cinéma. J'aurais pu te laisser dans la solitude où tu savais trop bien te parer et jouir de tes ruses et de tes désespoirs. Mais, j'ai choisi de te conduire à ces lieux infâmes où se précipite la cohue des profanes. Je t'ai détruite en te révélant!

Adieu, Psyché!

J'ai ramassé en faisceau, avec quelques instruments de ton supplice, des roses fanées, des sensations refroidies, toute une moisson de désirs crucifiés, de voeux inassouvis. Emporte-les.

Dans un moment, ô Psyché, le propriétaire du cinéma viendra annoncer que tu es morte. Bois ce breuvage amer que ma cruauté a su distiller: c'est ta ciguë! Et sache mourir en écoutant geindre une dernière fois tes blessures.

Meurs, ô Psyché, parceque tu fus juste et que tu as chéri ta vérité. Je garderai le souvenir de tes yeux glauques où semblait s'être arrêtée une mer.

Je ricanerai éternellement de la fièvre qui montait de tes veines, et de ces

biens qui, en toi, se changaient en angoisses.

Mais avant qu'il ne subsiste de ta vertu qu'un souvenir indécis, je te presse en ma poitrine dilatée, chère pauvresse éblouie, si morte d'avoir vécue, et pourtant encore frémissante d'être rivée à la loi commune du sacrifice et de la mort.

Adieu, ma tragique Psyché!

TABLE

Pages

Un Homme d'Ordre..... 7

Sur les Petits Chapeaux..... 23

C'était un P'tit Garçon..... 31

Phèdre..... 38

Mademoiselle Italie..... 44

Les Teddy Bears en Khaki 53

La Défaite du Printemps..... 69

Nocturne..... 82

Paroles à la Morte..... 87

Petites Plaintes sur le Passé Revenu 105

Adieu Psyché..... 108

Imp. Paradis-Vincent & Cie, Rue Beaudry, 320. Montréal.

BINDING DEPT. APR 18 1958

PN
1997
D9

Dugas, Marcel Henri
Psyché au cinéma

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY